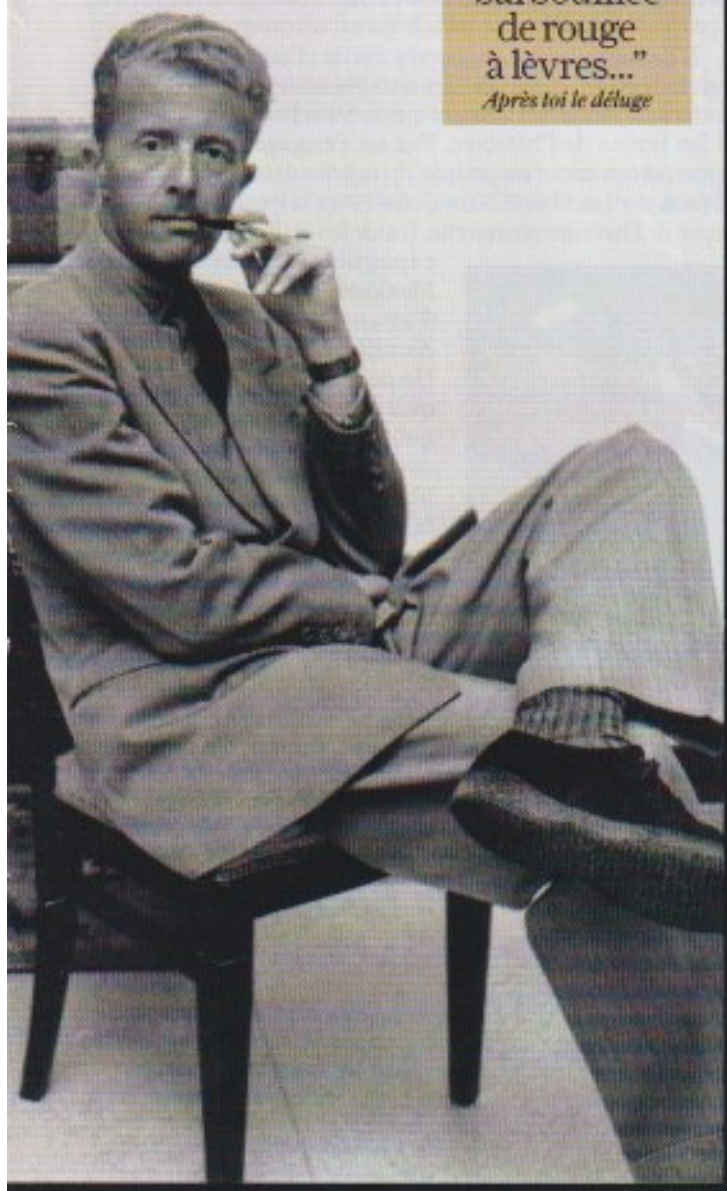


Paul Bowles en 1952, aux États-Unis. L'auteur américain (1910-1999) a vécu la majeure partie de sa vie au Maroc.

Extrait
"Son expérience des Américains se bornait aux matelots qui entraient en titubant au bar Lucifer, la figure barbouillée de rouge à lèvres..."

Après toi le déluge



conteurs comme Mrabet (*Le Citron*) ou Choukri (*Le Pain nu*). Le musicien retrouve alors l'écrivain pour « noter » ces mélodies venues du fond des âges où des enfants, chassés par leur père, sont recueillis par des putains qui les initient au hashich. Comme si la dérive existentielle était la règle, de ce côté de la barrière aussi. ■

CLAUDE ARNAUD

① *Un thé au Sabara* (trad. par H. Robillot et S. Martin-Chauffier, revu par N. Daladier), *Après toi le déluge* (trad. par M. Vitton, révisé par N. Daladier), *La Maison de l'araignée* (trad. par Cl.-N. Thomas), *La jungle rouge* (trad. par Cl.-N. Thomas), précédés de « Vie et œuvre (1910-1999) » par N. Daladier.

Le Tigre blanc

ARAVIND ADIGA

Traduit de l'anglais (Inde) par Annick Le Goyat

Éd. Buchet-Chastel, 318 p., 22 €.

Depuis qu'un Booker Prize est venu lustrer sa robe, ce *Tigre blanc* a arraché des cris d'orfraie à plusieurs critiques britanniques, accusant le jury du Goncourt local d'intellectualisme. Ce premier roman de l'Indien Aravind Adiga, 34 ans, ne méritait pas tant d'indignité. Il se révèle infiniment moins ardu (mais tout aussi bien écrit) que nombre de lauréats précédents. Il explore surtout les versants obscurs de la démocratie indienne et de son expansion économique.

Le « Tigre blanc » est un entrepreneur de Bangalore qui instruit le Premier ministre chinois par correspondance. Ce dernier s'étonne de voir tant de petits patrons en Inde et si peu dans l'empire du Milieu. Son interlocuteur lui répond en sept leçons qui résument sa trajectoire : serveur, chauffeur, patron paternaliste à Bangalore. À travers ce destin, transparaît la thèse de l'auteur : toute ascension dans l'Inde moderne passe par le crime, le chantage, la corruption. La démonstration d'Adiga manque cependant de nuance : entre la « cage à poule » morale, familiale, qui contraint la majorité à une servitude ignoble mais honnête, et le cynisme des exploités, n'existe-t-il pas de troisième voie ? La plus grande démocratie du monde ne finira-t-elle pas par se réformer ? Faudra-t-il une révolution, comme l'affirme le jeune romancier ? Il n'est pas certain que les jurés du Booker Prize, plutôt institutionnels, aient pris la pleine mesure de cette féroce charge anticapitaliste. ■

ALEXIS BROCAS

Correspondance, 1932-1942

STEFAN ZWEIG

Traduit de l'allemand par Laure Bernardi

Éd. Grasset, 438 p., 21,90 €.

Le Voyage dans le passé

STEFAN ZWEIG

Traduit de l'allemand par Baptiste Touverey,

suivi du texte original

Éd. Grasset, 174 p., 11 €.

À partir de 1939, nombre d'inconnus ébranlés par les décisions d'Hitler écrivent à Stefan Zweig, pour lui demander conseil. Il leur répondra sans distinction, lui qui pouvait envoyer plus d'une dizaine de lettres par jour. La sélection de ce dernier volet de sa *Correspondance* se concentre toutefois sur ses relations avec ses éditeurs, ses traducteurs et ses amis écrivains. Il refuse d'abord de se laisser posséder par la peur devant les succès des nazis, mais il se résigne finalement à quitter l'Autriche en 1935. Installé au Brésil en 1941, il s'enfonce dans l'isolement et la mélancolie. Le 18 février 1942, il signale à son éditeur brésilien qu'il est « fatigué de la vie » depuis qu'il a perdu sa « patrie ». Il lui transmet ses ultimes recommandations à propos de ses œuvres. Quatre jours plus tard, en compagnie de son épouse, il se suicide. Lire ses lettres revient à assister au film de son désespoir croissant. « Terrible », écrit-il à un ami le 13 décembre 1941, combien l'époque « nous abîme, nous sépare et nous déchire ».

Au fil du temps, des inédits de Zweig ne cessent d'être découverts : ainsi du *Voyage dans le passé*, nouvelle de la fin des années 1920, qui raconte comment un amour contrarié et demeuré platonique résiste à neuf ans d'éloignement... Fin vivisecteur du cœur, Zweig traverse la pénombre où s'engluent les sentiments. ■

LIONEL RICHARD